

**PARIGI NEL  
MAGGIO DEL 1871  
ODI SAFFICHE DI  
MARCO ANTONIO  
CANINI**

---

Marco Antonio Canini

36

**PARIGI**  
**NEL MAGGIO DEL 1871**

**ODI SAFFICHE**

di

**MARCO-ANTONIO CANINI**

CON LA TRADUZIONE DI FRANZEL

---

**PARIS EN MAI 1871**

**ODES SAPHIQUES**

par

**MARCO-ANTONIO CANINI**

AVEC LA TRADUCTION DE FRANZEL

---

**PARIS**  
**ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR**  
47, RUE CASSEGRAND, 47

—  
1871





Tutta accoglie il subitico in quel profondo  
Confida amici, o squallida compagna:  
E velle faur di notte rinfreda  
                                        Sospira e sogna.

Don digghe a venuti Parigi  
Le accattate solme i si giocata:  
Su vi vanno i bimbi, e sorelli di  
                                        Calgano aulenti.

Nel villaggio di Francis intanto mantene  
Bella Vergin gli altari, e le chiesole,  
Piante di maderi: e tristi schioli intoncano  
                                        Miser e sole.

E a Senna in sera, alla gran villa, tace  
Degli epifci il sacro: ed alor serra  
Carota, altri è fuggiasco, ad altri ha pace  
                                        Alfin serra.

Guardano gli allentati legi, e motto  
Par non fanno le dotte dei castori:  
O quei le mader che piangono diretto,  
                                        Guardano mai.

Il non Lora, picchi, picchi di tanto  
Siccome zionci. . . Il alda di lui pietate,  
Anche di lor che spiccano il fiammante  
                                        Ohi, schiarate!

Ritge non s'ita nel lavoro a vuoto  
L'operaia; e se tende la mano, « donna »  
Alta e nuda con bell'idee accorte  
« Segui la gonna ».

Quanto la sciogliu L., ah! quanto dolere  
Arise, chiedendo di lor tante grazie,  
Gh'entell' ora non p'ariva al dolore  
La dura laur.

Ohi così all'adieu!... E siamo noi separati  
Del Nazareno L., Ah! di gioventù quando  
Nostre speranze... Ohi mè bagia de pœi,  
Vandetto crade!

Raggiante il viso, e l'usa non valente,  
E tua al ciel, poi invocar chi 'l regge,  
L'alta, Gesù schiamare : è amore, amore  
Tutta una legge.

E ancor bevano a' dolci occhi fulgenti  
Del buon maestro la più dolce accidia  
A lui distarna, e d'impugnelli intesi  
Diora rivolta :

« Tuora, tuora la falda della veste  
Al profeta »... E 'l dislin a lor chiama  
Le belle luci succedenti e morte,  
E la lumina.

II

La pia mente volgendo all'angosciosa  
Ultima notte di Gesù, la stilla,  
O Laura, tingi, che laggiù piovuta  
La tua pupilla.

Membrando la vision che al nocciolo  
Della salutarità umanità: deleri  
Scovarsi, nel volume del futuro  
Col sangue scroti,

Freno d'ira, ed io come spacciato  
Orrenda pinta e sdegno e rio dolore  
Non abbiamo in quel punto il trucidamento,  
Il santo core.

E tra' flauti che premono il feto  
Petto del grande, sono apparsi le aquedie  
Che fraticide spargendo la morte  
Per di sangue sole

In Parigi le vie nel Maggio ho dico  
Notte e in giorni nefasti... Oh chi la rima  
Chiuso mi dà che'l fante dell'ire  
Fratelli espone,

Stesà e l'oste Almonna pos la res  
Zella celva c'è l'agor della rima,  
E con un pio gl'ier l'aripa vedes

Clodo Lefan. I

Noi d'Ferrare... For la strage Rinali  
Molipede e molinasse garentes :  
Tal figa de del gran tragelo g' iusi

La Furia panta (1).

Tingua g' l'ascedi in rosso il cielo, in rosso  
Tingua il sangue la terra, ad un chiaror  
Bessede i mari : ogni ruscello è un fiore  
D'alto ci mare.

Chi è volta in fuga o corre o non s'arresta,  
Altri procombe, o morte i lori aspetti  
Irrigolano i il viafitei del panta.

Cognati panta.

Al ruggio delle lamentei col al crollare  
De' pulchi e al crepetar delle lante,  
Altre mure, quafonde e scati in mare,  
Son scati mille.

Tutto di laoni aglionei, strado  
In s'itragliere, urla fellea, e fiocia  
Daglias acceti, se vien d'altre lade

Marcato l'arochi.



E chi è quel che in sugli spaldi d'armi  
Isti e d'elmetti appar di San Donigi,  
E poi ghignando trinci?... Ei guarder parrai.  
Guarda Parigi.

Maledetto sia tu, ladron Germano,  
Che il tuo Francesco rubata levasti,  
A Francesco sventare dinanzi  
Goch iradendo!

Tu quivi, a Metz od a Strasburgo, armato  
Della tua tolta preda a guardia stiedi,  
E lo imminente su tua patria fero  
Scolto non veddi.

Ascolta, ascolta!.. E d'improvviso senti  
Il coro e 'l mugghio e l'urlo: un rullo,  
Come di rotta folgore cadente,  
Per l'air s'udì.

Ascolta, ascolta!.. E questa, è questo il rombo  
Della plebe d'Europa inferocita...  
Ah! quanta ostendi!... Ohimè! quante di pianto  
Morti tu feristi!

Ah! ma se piangi Francia, pur non ride  
Tua Germania: anche presso un rio destino,  
E del petrolio l'acre fiamma arde  
Anche a Berlino.

Volgiamci a deporre tanta sventura  
Sui capi nostri, se possibil fia,  
D'ogni saggio la mente, e tutta cara  
D'ogni alma pia.

Tutti il saggio al consorcio umano unite  
Il giusto norme, sì che alfin del core  
Sgombret fagato il falso odio, e lo stabile  
Firmata d'onore;

E cercate le leggi onde sciolta  
Sia di tutti della stessa stirpe terra  
Venga a ciascun sua parte, e sia data  
La cruda guerra.

E la vendetta riprovea delitto,  
L'opra del solo aliar, il duolo atroce  
Molere dell' oppresso e angustiar l'ire  
Col dolor verbe

Il vilizio della donna, e L'uso; e quando  
Spartan trace Baccarilla ancor non face,  
L'uso porta fia l'armi, e andar gridando  
« Del! pace, pace »;

Della palle al lachia con ferro vao  
Sarsi piena de' ferri acciaio,  
Il core il campo d'ati e sangue inteso  
Spargere pianto.



1

2

3

4

# A LAURE

## I

Ton nom est celui de la charnante Aiglemaison, si cher au poète  
Toussain ! tu es, comme elle, un charmant poëte de diction, des élé-  
ments de force et la beauté.

Et toi aussi, comme chez Laure, que l'ameur divinisait par l'ad-  
mirable style de Pétrarque, un aimable usage distingué de la  
noblesse du cœur.

Ce n'est donc pas en vain que je te demande une lettre pour  
tout ceux que Paris et la place concurremment vient tomber en  
mal, pour les vainqueurs et pour les vaincus.

Combien de personnes qui respirent l'air vital lorsque cette  
année que tu disais être encore jeune, sont maintenant devenues  
de la postérité ! Cette guerre sanglante l'a jeté fatal pour des  
milliers de malheureux.

Beaucoup d'êtres-cœur qui pleurent dans cette infernale lutte,  
ont succubé dans les balustrades ou dans de tristes campagnies la  
mort, les charités vont gratter en luttant sur leurs faces.

Les enfants, dans les jardins de Paris, faisaient sur le gazon  
vague qui servait les déjeunées antiques des morts, et ils y  
cachaient des fleurs colorées.

Cependant, dans les villages de France, des enfants distillés  
sont réveillés de leurs pleurs et de leurs tristes psalmodies les  
humides délices et les amours de la Vierge.

Le bœuf des médians se fait dans la grande ville<sup>1</sup> sur les bords de la Merne<sup>2</sup> c'est-à-dire les plus beaux médians, les vaches, qu'on y trouve sont en bœuf, et ceux d'ailleurs ont toutes la peau de la robe (3).

Les leçons de ceux qui ont péri, répètent à maintes reprises, dans les années, un certain nombre de choses très utiles que nous devons à quelques heures.

Heureux Lézard, petit, petit pour toi d'horribles malheurs... Ne  
plus rêver de ces heures qui anticipaient l'heure ardente, les  
malheurs !

Le tournoi de l'insécurité ne les effraie pas pour vivre, et se effraient la nuit, en les dot d'un bon sommeil : l'ennemi, effraie la conscience.

Considère la différence. — Mais<sup>1</sup> nombreux, sortant de leurs considérables tantes, affèrent, en affère, brother les puits où l'on ne connaît pas ces barbares de la filie des poutiers au crime<sup>2</sup>

« Il faut être pour la laïcité... — Faisons-nous donc les disciples de Jésus ? Il n'y a point de justice dans nos consciences : notre part est au mensonge et nos connaissances fausses. »

Le village rayonnait, une main sur le cœur et l'autre levée au Ciel, comme pour accueillir celui qui repartait, d'un s'écriait :  
« Adieu, adieu, va te faire voir ! »

Et les jeunes hommes qui accompagnent le bon Maître, hâteront l'essor de nos yeux éblouissants et doux, et se tournant vers (le soleil) ils se réjouiront, elles leur diront :

« Toucher, toucher le bord de l'acier du propulseur »... Et l'homme d'être jeté sur les cailloux en regard souriant et mélancolique, et les hochement.

## II

Ouvre, ouvrant ses yeux épiés vers la dernière nuit de l'été, et pleins d'angoisse, la trouva une laideur de nuit qui laissa sa poitrine.

Mai, ne voyant la vision qui dévorait à deux près de sauter les crânes de la malheureuse humaine. Arriva vers du sang dans le livre de l'événement.

Je n'ai de cette, et ne suis content l'indignation et l'incertitude de l'âme n'est pas donné en ce moment le dernier coup à ce cœur sans effort d'angoisse.

Pour les habitants qui oppressent dans la forte poitrine du grand homme, apparemment sans les images des tristesses qui, attendant la nuit, souffrent de sang.

Les rues de Paris perdent les rails horribles et les pères riches de mai... Qui ne donnent des rues laqueuses pour exprimer la haine des riches Français.

Pendant que l'armée allemande avec sa grande machine et le fracas des détonnements, et avec une poignée de soldats voyant la machine à vapeur des Lignes.

Où nous offrons : Telles que la dévotion les hommes du grand orgueil (Séphores), Éternel, la face déformée ses pieds et ses mains multiples, se répandent au milieu du carnage.

L'armée tout le mal de sang, de sang le sang tout le terre, et une chute répétitive dans les rues, chaque maison est devenue un large fleuve de sang.

Cœur qui pressent la suite courrait sans regarder l'homme, d'ailleurs tombent et la mort dans leur aspect féroce : le sang est tout le mal les poitrines de ses proches.



Qu'il rachète les lins d'après lesquels à chacun sera faite sa part dans les biens de la riche terre nourricière; que la guerre trouble moins les lins!

Allouer la douleur acerbe de l'oppression, repousser le désir de la vengeance, aider à l'avance du sage, apaiser les colères par la douce parole.

Tel est le rôle de la femme de Lore; et quand la Dorothea Bismarck agitée encore au combat, se jette entre les combattants en leur criant : « La paix, la paix ».

Au milieu du sifflement des balles descendant dans un troupeau d'après des blancs, et repandus des larmes sur le champ de bataille tout de sang noir.

Le 31 décembre 1871.



## NOTE

Tutti i miei lavori filologici sono nati da quasi due anni, a motivo dei disastri della Francia e dell'Inghilterra nel monastero, che ne furono la conseguenza. Le mie *Recherches de vers primitifs d'hyalagogue* e di cui annunzia la prossima pubblicazione nel Luglio del 1870, in cui si trovano le *Recherches de vers primitifs de l'hyalagogue*, sono da molto tempo tipograficamente composte, e giacevano abbondantemente. Questa ed altre mie opere saranno, dopo, fra breve riprese e pubblicate. In questo tempo ho inteso di raccogliere, correggere o completare parte dei versi da me dettati nella mia giovinezza, e non pubblicati, ovvero pubblicati senza che io avessi potuto dar loro l'ultima mano, insieme con altri da mille altre e fra le incertezze e le oscillazioni di una vita agitata. Ma ora ho la sicurezza completa. Queste mie poesie, in parte originali in parte traduzioni dal greco antico e dal moderno, dall'ebraico e da altri lingue, formano un volume di pagine 112. Intanto da alcuni giorni sono, di fresco disteso. Il lettore, veduto l'argomento, comprenderà da se perché io lo abbia senza indugio pubblicato: credo superfluo di aggiunger altro parole.

I giornali che volessero riprodurre queste cose, sono liberi di farlo, e cominciano di mandare all'editore Sig. Leemann, una copia del Numero in cui saranno pubblicati.

(1) *Recherches de vers primitifs*.

*Recherches de vers primitifs* - *Hyalagogue*.

